Document generated on 06/03/2025 1:59 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Guerre et paix

Francine Boilard

Number 112, Spring 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14162ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Boilard, F. (2007). Guerre et paix. *Moebius*, (112), 25–26.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Francine Boilard

Guerre et paix

La guerre est finie, mais c'est ma paix qui vient de se terminer, avais-je pensé. Comment pouvais-je me réjouir de cette fin de conflit ? Je ne savais quand il allait revenir, mais je sentais qu'il approchait. Je continuais ma routine immuable. Le train des vaches, nourrir les poules, sarcler le jardin, peler les pommes de terre. Chaque jour je me laissais bercer par le roulis de mes activités de vieille fille.

Il est apparu à la fin de l'après-midi. Je ne l'ai aperçu qu'à la dernière minute alors qu'il abordait l'étable, son baluchon sur l'épaule. Il boitait. Le corps amaigri, il avait les traits tirés. J'aurais dû courir pour accueillir mon frère parti depuis deux ans mais une seule pensée me vint à l'esprit. Un hachis mijotait sur le feu et il n'y en avait pas assez pour deux.

Il entra comme s'il était parti le matin même. Il alla se laver et me dit : « Enfin je suis revenu. » Moi, je ne savais quoi lui dire. Je m'étais mise à éplucher une autre pomme de terre pour étirer la fricassée. Mes épaules se raidirent lorsque je le vis chercher de l'alcool dans le bahut. Heureusement, il ne restait plus de gin et je regrettai soudain la fabrication de mon vin de cerise de l'été dernier. Il ne lui fallut que quelques instants avant de trouver la cruche de grès que je croyais avoir bien cachée.

Le repas servi, il se mit à réciter le bénédicité comme un saint homme. Il mangea frugalement puis rota. Je desservis, la poitrine serrée, espérant qu'il aurait l'idée d'aller au village visiter quelques relations. Mais non, il prit un autre coup de vin et commença à tourner autour

de moi. J'allai me chercher une veste de laine comme si elle pouvait me sauver de ce qui m'attendait. Les mains liées dans la mousse de mon eau de vaisselle, j'eus le malheur de lui dire qu'il ne devrait pas boire comme ça.

Puis j'ai vu passer une assiette, ma veste de laine, le cruchon de vin, mon vieux jupon. Et comme d'habitude, je n'ai pu qu'attendre. Attendre en regardant le plafond jauni de la cuisine, attendre en flottant entre ce plafond et mon corps. J'ai attendu et attendu encore, une éternité qu'il en finisse. La guerre était finie et ma paix venait de se terminer.

Il sortit avec ma deuxième bouteille de vin de cerise vers la grange, le pantalon encore détaché. Je m'installai, comme à mon habitude, avec mon tricot. En me berçant, une maille à l'envers, une maille à l'endroit. Les aiguilles cliquetaient. De plus en plus vite, une à l'envers, une à l'endroit. Mes doigts rapides avec la pelote, les mailles de plus en plus serrées, la laine de plus en plus tendue. Une maille à l'endroit, une maille à l'envers. Un rang puis un autre. Cliquetis, cliquetas faisaient les aiguilles s'entrechoquant entre mes doigts.

Et soudain je fus dans l'étable à côté de mon frère, ivre mort, avachi sur une meule de foin. Ronflant, la barbe longue. Un rayon de lune entrant par la porte que j'avais laissée ouverte éclairait son oreille. Délicatement, j'y glissai ma broche à tricoter et, d'un coup sec, ma main enfonça l'aiguille. Jusqu'au bout, jusqu'au plus profond non pas de son tympan mais de son cerveau. Mes doigts la retirèrent quand le cliquetis de ses membres cessèrent. Une fine perle aussi rouge que le vin de cerise remplit le creux jusqu'à son lobe.

Dans la maison, j'essuyai ma broche à tricoter avec le torchon déjà souillé de mes menstrues. Je m'assis sur ma berceuse et d'un élan, je recommençai. Une maille à l'envers, une maille à l'endroit. Lentement. Une à l'envers, une à l'endroit. Tranquillement. Une à l'envers, une à l'endroit, je tricotai ma nouvelle paix.